

III. HISTOIRE, ANTHROPOLOGIE

L'Arabie préislamique et son environnement historique et culturel, Actes du Colloque de Strasbourg, 24-27 juin 1987, Édités par T. FAHD (Université des Sciences humaines de Strasbourg, Travaux du Centre de recherche sur le Proche-Orient et la Grèce antiques, 10). Distribution par E.J. Brill, Leiden, 1989. 16 × 24 cm, 584 p., nombreux dessins, cartes et illustrations dans le texte.

Le colloque sur l'Arabie préislamique, organisé par l'université de Strasbourg du 24 au 27 juin 1987 sous la responsabilité de M. Toufic Fahd, était une initiative particulièrement heureuse : la France occupe une place éminente dans l'archéologie de la Péninsule, avec des chantiers ou des prospections dans la plupart des pays (Kuwayt, Baḥrayn, Qaṭar, Émirats arabes unis, 'Umān, Yémen nord et sud enfin). Pourtant, jusqu'à cette date, la plupart des rencontres entre chercheurs spécialisés avaient lieu à l'étranger, notamment en Grande-Bretagne où un « Seminar for Arabian Studies » se tient chaque année. Depuis lors, la discipline s'est organisée en France, avec la création d'une Société des archéologues, philologues et historiens de l'Arabie, qui a tenu sa première réunion savante, intitulée Journée de l'Arabie, le 27 juin 1990, à Lyon.

Les actes du colloque de Strasbourg rassemblent 33 communications, introduites par un « Avant-propos » de Toufic Fahd qui résume la teneur des interventions faites en séance. Ils sont organisés chronologiquement sous trois rubriques : « Époque préhellénistique », « Époques hellénistique et romaine », « Époques byzantine et arabe préislamique ». L'appellation « époque arabe préislamique » fait référence aux données transmises par les traditionnistes musulmans; elle n'est pas très heureuse car tout le volume traite des Arabes avant l'islam. L'éditeur a sans doute voulu éviter le terme plutôt péjoratif de Ġāhiliyya. Peut-on lui suggérer « époque ḥimyarite »? Le royaume de Ḥimyar, qui a dominé la moitié méridionale de la Péninsule du début du IV^e siècle de l'ère chrétienne à la naissance de Muḥammad, fournit une référence locale commode.

Il n'a pas été facile de répartir l'ensemble des communications dans ce cadre chronologique. Mais ne pouvait-on pas éviter certaines approximations? La contribution d'Alessandra Avanzini (« Un exemple de langues en contact : les inscriptions sud-arabes d'Éthiopie », p. 469-478) traite de textes préhellénistiques et n'a donc pas sa place sous la rubrique « Époques byzantine et arabe préislamique ».

Les résultats obtenus par les diverses missions archéologiques françaises œuvrant en Arabie occupent une place notable dans le volume, avec notamment les contributions d'Yves Calvet (« Le pays de Dilmoun au II^e millénaire : Découvertes récentes »), Pierre Lombard (« Âges du fer sans fer : Le cas de la péninsule d'Oman au I^{er} millénaire avant J.-C. »), Rémy Boucharlat (« Documents arabes provenant des sites « hellénistiques » de la péninsule d'Oman »), Olivier

Callot (« Faïlaka à l'époque hellénistique ») ou Jean-François Breton (L'Orient gréco-romain et le Hadhramawt »).

Plusieurs auteurs ont repris d'irritants dossiers à la lumière de découvertes récentes et font de très utiles mises au point : je mentionnerai tout particulièrement Ernest Will, « De la Syrie au Yémen : problèmes des relations dans le domaine de l'art » (p. 271-279) ou Glen W. Bowersock, « La Mésène (Maišān) Antonine » (p. 159-168). D'autres ont regroupé toutes les données disponibles sur un thème donné, comme Alasdair Livingstone, « Arabians in Babylonia/ Babylonians in Arabia : Some reflections à propos new and old evidence » (p. 97-105) ou Hubert Petersmann, « Le Culte du Soleil chez les Arabes selon les témoignages gréco-romains » (p. 401-412).

Bien d'autres communications mériteraient une mention, que ce soit par leur nouveauté ou leur qualité, mais il serait fastidieux de les énumérer : je renvoie les lecteurs intéressés au volume lui-même. Cependant, pour les spécialistes des débuts de l'islam, signalons encore les contributions de D.G. Letsios (« The case of Amorkesos and the question of the Roman Foederati in Arabia in the Vth Century », p. 525-538), Toufic Fahd (« Rapports de la Mecque préislamique avec l'Abyssinie : le cas des *aḥābiṣ* », p. 539-548 [compléter la bibliographie avec A.F.L. Beeston, « Ḥabashat and Aḥābiṣ », dans *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, 17, 1987, p. 5-12]) ou Raif Georges Khoury (« Quelques réflexions sur la première ou les premières Bibles arabes », p. 549-561) qui peuvent retenir leur attention.

Un volume aussi riche contient évidemment de nombreuses thèses qui n'emportent pas la conviction. Je n'en mentionnerai qu'une, relative à l'Arabie du sud. Ainsi Jacqueline Pirenne, postule-t-elle une migration des Sabéens qui viendraient d'Arabie du nord, passeraient par l'Égypte, la Nubie et l'Éthiopie, et gagneraient finalement l'Arabie du sud (« Des Grecs à l'aurore de la culture monumentale sabéenne », p. 257-269). Inutile de souligner qu'une telle reconstruction, dans laquelle tout n'est qu'approximation, crée bien plus de problèmes qu'elle n'en résout.

Il semblerait que Toufic Fahd ait laissé à chaque auteur le soin de réviser les épreuves, sans intervenir lui-même. L'orthographe en souffre, notamment chez les étrangers qui ont fait l'effort de publier en français. Il aurait fallu corriger les coquilles les plus grossières, par exemple le mot païen, écrit « payen », dans la contribution d'A. Dihle, p. 446 etc. Mais l'éditeur se rachète — et au-delà — avec le volumineux index des noms propres qu'il a confectionné (p. 563-582); la consultation du volume en est grandement facilitée.

Les petites imperfections que j'ai signalées n'enlèvent rien à l'intérêt de l'ouvrage qui fera date dans les études sur l'Arabie ancienne. Ce dixième volume dans la collection des actes de colloque, publié par le Centre de recherche sur le Proche-Orient et la Grèce antique, qui dépend de l'université de Strasbourg, confirme de façon heureuse la vocation orientaliste de cette université et de la capitale de l'Alsace.

Christian ROBIN
(C.N.R.S., Aix-en-Provence)

Gordon Darnell NEWBY, *The Making of the Last Prophet. A Reconstruction of the Earliest Biography of Muhammad*. Columbia SC, University of South Carolina Press, 1989. 265 p.

L'objet de cet ouvrage est de reconstruire la partie manquante de la biographie prophétique d'Ibn Ishāq. Nous savons, en effet, que l'œuvre d'Ibn Ishāq (*ob.* 767) comprenait deux sections : le *Mubtada'* qui considère l'histoire de l'humanité, de la création jusqu'à Muḥammad, en suivant la chaîne des prophètes bibliques; et la *Sira* qui raconte la vie proprement dite de Muḥammad, après avoir envisagé son ascendance arabe. L'éditeur de l'œuvre, Ibn Hišām (*ob.* 833), supprima le *Mubtada'* de sa recension, et le texte s'en trouva matériellement perdu. Et c'est en regroupant les morceaux épars qu'en avait retenus notamment al-Ṭabarī que l'on peut tenter de le recomposer.

La première question, débattue dans une longue introduction, est évidemment de comprendre pourquoi Ibn Hišām s'est senti la nécessité d'éliminer un aussi vaste morceau. La thèse de G.D. Newby est qu'Ibn Ishāq représentait une période d'ouverture — et d'intérêt fervent — des traditionnistes, et collecteurs d'histoires humaines de la révélation monothéiste, pour le savoir juif et chrétien. Puis, avec Ibn Hišām, ce fut le moment de la fermeture, définitive, à ces savoirs. Cette thèse en supporte une autre, plus importante et plus centrale, selon laquelle la fermeture est due à la promotion de Muḥammad comme référence première et obligée de tout comportement, de tout acte moral en islam. Autrement dit, l'émergence de la pratique muḥammadienne comme autorité et source de loi rendait obsolète le recours à l'exemple des prophètes qui avaient précédé.

G.D. Newby argumente comme suit. D'abord, dans un premier temps, le contexte culturel dans lequel évoluaient les premiers traditionnistes était très mêlé. Certains d'entre eux étaient des juifs convertis, d'autres des chrétiens, et tous connaissaient les récits d'une sotériologie commune aux populations des pays conquis. La stratégie de ces premiers lettrés de l'islam fut de rattachement à une histoire du salut dont Muḥammad devenait l'accomplissement. D'autre part, les premiers juristes, tel Mālik ibn Anas par exemple (*ob.* 796), mettaient en avant, lorsqu'ils considéraient les sources de la loi, les pratiques communément admises par la coutume (*sunna*). Ces pratiques pouvaient être calquées sur l'action prophétique, mais le Prophète n'était alors que le *primus inter pares* des références d'autorité et il arrivait que son action fût ignorée en faveur de coutumes solidement implantées.

Ensuite, dans un deuxième temps, le succès politique de l'islam lui a permis d'assurer son autonomie, et de se fermer aux autres monothéismes abrahamiques. À témoin, les règles régissant les conversions, les révoltes de juifs et de chrétiens, etc. C'est à ce moment-là, avec al-Šāfi'ī, qu'une juridiction réellement prophétique fut instituée. C'est al-Šāfi'ī qui fit du Prophète le modèle obligé de tout comportement, qui gomma l'idée de recours à la coutume (régionale ou non), qui théorisa et systématisa les règles d'application du principe d'autorité référentielle. Ce double mouvement, religieux et juridique, engageait un lettré comme Ibn Hišām, contemporain d'al-Šāfi'ī, à supprimer la part « biblique » de l'œuvre d'Ibn Ishāq, et de promouvoir, en centrant le texte sur elle, la figure de Muḥammad.